Document généré le 1 juin 2025 03:20

Ciné-Bulles

La voie de la résilience
Amanda de Mikhaël Hers

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 37, numéro 2, printemps 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90247ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lemieux Lefebvre, C. (2019). Compte rendu de [La voie de la résilience / *Amanda* de Mikhaël Hers]. *Ciné-Bulles*, *37*(2), 32–33.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La voie de la résilience

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

À Paris, David (Vincent Lacoste), 24 ans, occupe ses journées de petits boulots, de rencontres diverses et de moments passés en compagnie de sa sœur, Sandrine (Ophélia Kolb), et de sa nièce, Amanda (Isaure Multrier). Sans se soucier de ses obligations et de ses engagements d'adulte, sa vie suit son cours jusqu'au jour où sa sœur décède brutalement. Dès lors, son existence bascule. David doit prendre soin de sa nièce et réfléchir à leur avenir respectif.

Dans son troisième long métrage de fiction, le cinéaste français Mikhaël Hers (**Ce sentiment de l'été**, **Memory Lane**) s'intéresse à plusieurs thèmes hasardeux qui auraient facilement pu glisser vers le mélodrame exacerbé. Le réalisateur parvient néanmoins à éviter ce piège en filmant, certes, les émotions les plus fortes, mais surtout le quotidien qui continue malgré la perte et le poids de l'absence. Il met ainsi en scène le deuil à travers le cheminement de deux êtres blessés qui, bien qu'ils se soient toujours côtoyés, sont amenés à évoluer dans une nouvelle relation entraînant, particulièrement pour David, son lot de responsabilités.

Bien qu'adulte, David affiche des comportements parfois enfantins qui s'opposent à la maturité et au rationalisme d'Amanda : il refuse, par exemple, d'admettre qu'il a tort lorsque la jeune fille explique sa réussite soudaine au mini-golf par la proximité de la balle avec le trou et non par le fait qu'elle soit détendue. Alors qu'ils séjournent à Londres, il se renfrogne quand Amanda parvient à déverrouiller la porte d'entrée de l'appartement en tournant la clé dans le sens inverse — comme les voitures. Certains passages, empreints d'une profonde humanité, le montrent dépassé et ignorant quelle attitude adopter devant la douleur silencieuse ou incontrôlée de sa nièce.

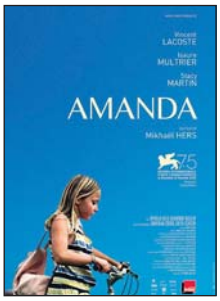
Avec **Amanda**, Hers explore les ramifications du drame individuel, tout en exposant un judicieux mélange de drame collectif qui demeure tout de même en trame de fond, bien qu'il soit le déclencheur de la tragédie personnelle. Le cinéaste affiche un souci du détail dans la description du deuil, car cette étape ne se construit pas que de grands éclats d'émotion et de déchirures. Ces moments sont constamment ponctués par ces obligations du quotidien qui ne peuvent être négligées : il faut bien continuer de faire le ménage, de faire et de défaire les bagages, de gagner sa vie, de courir pour éviter d'être en retard à l'école... Comme il faut bien expliquer la disparition tragique de Sandrine aux

connaissances rencontrées au hasard de la vie.

Si le drame personnel est principalement montré par la perte d'un être cher, il ne s'y résume pas. En effet, le long métrage met aussi en scène la difficulté d'apprendre à vivre avec le traumatisme d'avoir survécu à l'horreur, que ce soit par le personnage d'Axel (Jonathan Cohen), un bon ami de David, ou par Léna (Stacy Martin), sa nouvelle flamme. Suggérant les attentats qui ont frappé Paris le 13 novembre 2015, le film présente la multiplicité des visages de la ville, mais capte surtout celui métamorphosé par les circonstances tragiques. **Amanda** se développe d'abord en exposant ces événements de tous les jours, ces petites et grandes choses du quotidien qui surviennent au détour d'une promenade à vélo, d'une marche dans les rues ou d'un arrêt à la boulangerie. Photographie des quartiers de Paris moins courus par les touristes, le film se détourne du caractère « carte postale » de la Ville Lumière. Cette exploration et ce portrait se construisent surtout par les balades à vélo qui agissent comme autant d'occasions de succomber à la joie, passagère, d'exprimer ses émotions ou de profiter d'un déplacement pour faire le point.

Le film se transforme ensuite en un portrait du Paris actuel, où l'on vit dans la peur, une capitale gardée par des soldats aux imposantes mitraillettes. Grandit alors le contraste entre cette ville où les lieux publics sont hautement surveillés, où l'entrée des parcs est marquée de postes de sécurité, et où le bruit des pétards fait craindre une nouvelle attaque, mais aussi dans laquelle se poursuivent les matchs de foot, l'expression de la curiosité des touristes sur la Seine et l'empressement des voyageurs à la gare. Dans un souci de nuances, Hers n'accentuera pas trop l'identité des terroristes et ne s'intéressera que brièvement au climat d'intolérance qui croît envers les communautés musulmanes. Avec subtilité et précision, la mise en scène fait en sorte que les moments partagés, qui apparaissaient d'abord banals, deviennent ceux qui exacerbent la douleur et le manque. Ainsi, le rituel du Paris-Brest mangé tous les deux jours, qui s'était instauré entre Amanda et sa mère, ne sera plus présenté à l'image et, bien qu'il se poursuive toujours après le décès de Sandrine, il prend davantage les traits d'une obligation uniquement évoquée au détour d'un dialogue.

Malgré la présence du dramatique et du tragique, le film de Mikhaël Hers ne tombe jamais dans le pathétique. Il est bellement soutenu par le jeu nuancé de ses interprètes, qui affichent un naturel enrichissant leurs relations. Ils maîtrisent et rendent avec justesse les sautes d'humeur, les poussées d'émotion, les moments de complicité partagée, les moments de nostalgie et ceux, plus introspectifs, bercés par le silence. Cette richesse d'interprétation est l'un des moteurs qui permettront au spectateur d'être submergé par la délicatesse des émotions vécues et de se laisser porter par le cheminement des protagonistes. En terminant son film sur une touche empreinte d'espoir, le cinéaste choisit de s'attarder au parc occupé et vivant de Londres. Peut-être, alors, qu'Elvis n'a pas quitté l'immeuble. (Sortie prévue : 22 mars 2019) CB



France / 2018 / 107 min

Réal. Mikhaël Hers **Scén.** Mikhaël Hers et Maud Ameline **Image** Sébastien Buchmann **Son** Dimitri Haulet, Vincent Vatoux et Daniel Sobrino **Mus.** Anton Sanko **Mont.** Marion Monnier **Prod.** Pierre Guyard **Int.** Vincent Lacoste, Isaure Multrier, Stacy Martin, Ophélia Kolb, Marianne Basler, Greta Scacchi, Jonathan Cohen **Dist.** MK2 | Mile End